

L'EQUIPAGE CHAMPCHEVRIER

L'équipage Champchevrier

L'équipage fut créé en 1804. Il s'agit bien sûr de l'équipage actuel car il est bien certain qu'on chassait le loup, mi à courre mi à tir, à Champchevrier bien avant la révolution et c'est après cette tourmente, en 1804, que fut recréé l'équipage par René de la Rue, baron de Champchevrier. Cette assertion repose sur le texte d'une note rédigée par le baron de Fleury qui présente un très vif intérêt pour suivre l'évolution de la tenue et du bouton, car elle cite à l'appui de ses dires une lettre du baron Jean de Champchevrier qui fait autorité en la matière à défaut d'archives contradictoires.

L'équipage Champchevrier est donc, probablement, actuellement l'équipage le plus ancien de France, chassant encore de nos jours. Nous avons pu dresser, grâce à une généalogie précise, la liste exacte des Maîtres de l'équipage :

- René de la Rue, Baron de Champchevrier, maître d'équipage jusqu'en 1860.
- Erasme, baron de Champchevrier, fils du précédent, maître d'équipage jusqu'en 1873.
- Baron Léon de Champchevrier, fils du précédent, maître d'équipage jusqu'en 1911.
- Baron Jean de Champchevrier, fils du précédent, maître d'équipage jusqu'en 1953.
- La Baronne Jean de Champchevrier fut le dernier Maître d'équipage à en porter le nom jusqu'en 1968.

A l'origine la tenue était verte à parements amarante; en 1825 (baron Jean de Champchevrier dixit) l'équipage adopta pour la première fois la tenue ventre de biche et amarante des princes de Condé concédée par faveur particulière du Duc de Bourbon. Jusqu'en 1860 le bouton représentait un cerf passant à droite. A cette date le bouton actuel, chevreuil passant à gauche dans un ceinturon fut créé, mais la tenue rouge à l'anglaise avec le bouton d'habit, puis avec un bouton imitant une tresse, fut adoptée de 1872 à 1884 et l'équipage revint alors à la tenue que nous lui connaissons avec le bouton créé en 1850.

Ici il nous faut exposer deux détails importants qui apportent des précisions assez peu connues.

A quel titre la « faveur particulière » des Condé fut-elle accordée aux barons de Champchevrier? Nous en avons

l'explication dans les notes du baron Fleury qui écrit textuellement :

« En 1936, une longue lettre du baron Jean met au point diverses précisions au sujet de la couleur de la tenue; il dit : « tenue ventre de biche, celle des princes de Condé que nous portions depuis 1825 environ, le prince nous y ayant autorisé en remerciement de la meute que nous lui avions donnée pour reformer son équipage, c'est donc bien ventre de biche qu'il faut dire et non jaune condé ». Nous croyons avoir connaissance d'une confusion possible entre le «jaune condé» et le «ventre de biche». En frappant à la brisée des Conservateurs du musée Condé nous avons pu voir par corps deux tableaux illustrant les chasses des princes de Condé. L'un est du XVIII^e siècle, longtemps attribué à Le Paon il est maintenant donné à Dubois; il représente « Le cerf chassé sur la pelouse de Chantilly par M. le Prince de Condé, le 13 septembre 1776 ». Le tableau est contemporain de l'évènement. Une autre toile de Ladurner a été peinte en 1828 et représente « l'Hallali aux étangs ».

Ces tableaux sont accrochés dans une partie du château qu'on ne visite pas et qui donne accès aux bureaux de la conservation.

Or, si sur le tableau du XIX^e siècle le revoir de la tenue d'équipage est bien celui que nous connaissons sous les qualificatifs de «ventre de biche et amarante», il n'en est pas de même sur celui du XVIII^e siècle où les veneurs portent une tenue jaune clair. Qui pourrait bien être le fameux jaune condé? Nous en concluons qu'il doit y avoir eu un change, si ce n'est l'artiste qui s'est méjugé. Il sera certes difficile de relever le défaut, car le sentiment de cette voie, nous en convenons, est fort léger, et nécessitera de requérir minutieusement.

Ajoutons, pour en terminer avec ce distinguo, que M. Charles J. Hallo dans son ouvrage «De La Cape à la Botte écrit (page 82) au sujet de l'huile de Frédéric Dubois ci-dessus évoquée : «Les maîtres portent un ventre de biche assez clair, comme celui du portrait du Duc D'Enghien. Les piqueurs, par contre, ont une couleur plus foncée et légèrement rosée ». Cette observation nous confirme qu'il y aurait bien lieu de faire une distinction entre les deux couleurs évoquées.

La meute constituée de chiens blanc et orange servis par le piqueur Labarre chasse jusqu'en 1828 le loup, le cerf,



Photo J. Y. Boisson

le sanglier et le chevreuil. Les chiens restent ensuite uniquement dans la voie du cerf.

Grâce aux vieux grimoires de Champchevrier nous avons pu retrouver un certain nombre de faits précis concernant la vie de la meute et nous vous les livrons ci-après.

En 1811, l'équipage fait l'acquisition de quatre chiens normands en provenance d'Aubigny.

Le 12 novembre 1812, le chien RODOMOND est tué par un cerf en Poitou.

En septembre 1817, acquisition de dix chiens anglais dont quatre rentrent au chenil.

Saint Hubert, 1818 : le 6 novembre pour la St. Hubert, manquée le 3 sur un brocard, pris une jeune chevrette attaquée au chêne Pommier, prise en trois heures dans la pièce de l'Allier.

Saint Hubert 1823 : le 4 novembre un gros sanglier pris à Luynes.

31 mars 1828 : le chenil est décimé par la rage. Labarre en revenant d'un laisser courre où a été prise une louve pleine, voit un chien enragé mordre deux sujets de la meute dont Péniche; il fallut 17 jours plus tard supprimer tout le lot de chiens.

En 1828, on fait venir d'Angleterre, par des gens de l'équipage Bourbon, 14 jeunes chiens anglais. Le piqueur Labarre part chercher les chiens à Chantilly par la diligence le 21 mai et les ramène au chenil le 28. Le détail des frais de route est connu, y compris les pourboires!

Indiquons enfin que les chiens faisaient l'objet de soins vigilants, témoin cette recette envoyée par le vétérinaire au maître d'équipage :

Tours, le 8 août 1829

« Vous ferez fondre la manne de chaque paquet dans un verre d'eau chaude. Vous passerez le liquide dans un linge afin d'en soustraire les matières étrangères, vous joindrez alors au liquide les substances renfermées dans chacun des deux petits paquets. Vous agiterez afin de mêler et d'éviter un dépôt et vous administrez à chaque animal au matin à jeun et vous ne lui donnerez à manger que 4 heures après. Son repas sera composé de soupe laxative telle qu'aux choux ou à l'oseille...»

En Touraine -

Terre de charme et de séduction, la Touraine, depuis



M. René Bizard

Photo M. Marc



Mme René Bizard

Photo J. Y. Boisson

toujours souriante et calme, distille une douceur nimbée de lumière où la Loire semble bercer le blond tuffeau et les sables d'or en ses eaux nuées de l'azur du ciel.

Balzac fait dire à Félix de Vandenesse (1) : « Ne me demandez plus pourquoi j'aime la Touraine. Je ne l'aime ni comme un berceau, ni comme on aime une oasis dans le désert, je l'aime comme un artiste aime l'art ».

Entre la Loire majestueuse et le Loir opulent s'étendait, autrefois, la forêt de Gâtine dont Pierre de Ronsard (2), écologiste avant l'heure, se fit le défenseur ardent :

« Ecoute, bûcheron, arrête un peu le bras,
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas;
Ne vois-tu pas le sang lequel dégoutte à force
Des nymphes qui vivaient dessous la dure écorce? »

C'est au cœur de cette terre d'élection de la vénerie que le castel de Champchevrier profile sa silhouette dans un cadre de sinopie entre Langeais et Château-Lavallière (3).

Champchevrier et l'histoire -

Passé par héritage, depuis le XI^e siècle, dans les familles de Maillé, de Laval et de Bastarnay, le domaine de Champchevrier échut à Jean de Daillon par son mariage le 30 avril 1528 avec Anne de Bastarnay, fille de René de Bastarnay, seigneur de Champchevrier, et d'Isabelle de Savoie. Seigneurs de Champchevrier pendant près d'un siècle, les Daillon firent reconstruire le château tel qu'il se présente aujourd'hui sur l'emplacement d'une ancienne forteresse féodale. La tradition locale affirme que Louis XI venait déjà courre les chevreuils dans les parcs de Champchevrier.

Louis XIII vint à Champchevrier à plusieurs reprises pendant l'été 1619 car son frère, Gaston d'Orléans, y était malade de la petite vérole. Il en profitait pour voler les perdreaux et tirer les pigeons dans la basse-cour avec son arquebuse. Le roi séjournait alors à Tours et au

Lude, attendant que soit mise au point l'entrevue historique du château de Couzières qui devait le voir se réconcilier avec Marie de Médicis. Rappelons aussi que c'est au château de Couzières que le Cardinal de Rohan, Louis René Edouard, évêque de Strasbourg et Grand Aumonier de France, entretint plus tard un équipage fastueux. Il avait alors fait construire un chenil entièrement en marbre où il s'attira cette boutade de la marquise de Contades à qui il en faisait les honneurs : « Monseigneur, vos chiens sont logés comme des princes, mais vous, vous êtes logé comme un chien ».

Le domaine de Champchevrier passa de la famille de Daillon à celle des ducs de Roquelaure qui donna deux maréchaux à la France et c'est le dernier qui vendit le domaine à Jean Baptiste Pierre Henri de la Rue du Can, secrétaire des bâtiments du roi et pour qui la terre fut érigée en baronnie en 1741.

Citons encore le passage à Champchevrier, le 5 décembre 1857, de la duchesse de Dino née princesse Dorothée de Courlande, nièce de Talleyrand, alors qu'elle s'était retirée à Rochecotte, loin du monde et du bruit. La duchesse de Dino écrit dans ses chroniques : «...nous avons passé une heure à Champchevrier... dans un grand et vieux château à larges fossés et à grande avenue, dans un pays de bois et de chasse. De vieille tapisseries, des bois de cerfs et des cors de chasse suspendus aux murailles composent le principal ornement de ce noble manoir».

Pour l'histoire contemporaine nous devons évoquer le livre de M. W.A. PRESTRE « Roquemaure ». Ce roman, édité en 1946, est largement inspiré des laisser-courre de l'équipage Champchevrier et nous ne pouvons résister au plaisir d'en extraire deux images fort bien cadrées par l'auteur. Celle d'abord, où le cerf étant pris : « Le reste en paraissait comme assourdi, apaisé : les chiens allongés avec un regard tendre, presque triste, les chevaux détendus dont les têtes basses faisaient à peine tinter les gourmettes, les veneurs un peu las, dans la splendeur ternie des costumes amarante. » Et celle enfin sur l'éternel problème de la qualité de la voie : « La terre doit être mauvaise. La terre c'est comme les femmes, c'est capricieux. Un jour elle livre la voie aux chiens avec une impudente de ribaude. Le lendemain par le même temps, le même vent, elle fait sa bégueule. Pourquoi ? On ne sait pas. »

En 1850, le cheptel des cerfs diminuant, les chiens sont mis dans la voie du chevreuil. L'équipage est alors servi par Rémy Denise, excellent piqueur. D'après le livre de chasse de Champchevrier, l'équipage réussit chaque année à équilibrer sensiblement ses prises de cerfs et de chevreuils.

Après l'éclipse de 1870, le baron Léon s'en va querir des chiens en Vendée dans les chenils de messieurs de Béjarry, Chevallereau et Perreau de Launay. Victor Bourguoin, fils de garde, devient piqueur. En 1911, quand le Baron Jean succède à son père, il a pour associés M. Georges Gouin, la comtesse Dubois d'Angers, et son cousin germain le baron de Champchevrier. Deux hommes alors sont au service de l'équipage : Delphin Bouhet, premier piqueur, et Marcassin le second. Lors de la tourmente de 1914 dix chiens seulement restent au chenil. En 1920, il faut rassembler une douzaine de chiens de différentes provenances pour reconstituer la meute. C'est dans ce lot que se trouve le fameux Bocage issu du chenil de M. Louis Perreau de Launay qui sera la souche de la meute.

En 1928, M. François Darblay remonte le Rallye Chistré et couple pendant trois saisons avec l'équipage Champchevrier. Les chiens sont servis par Marcel Bouhet et la Vue (M. Quesson). Il s'ensuit une saison de chasse remarquable. La saison suivante, c'est le comte

Henri d'Andigné qui vient avec l'équipage découpler sa meute dont M. H. Doyen reprend une grande partie pour remonter l'équipage de Longue Plaine.

L'équipage connaît de brillantes saisons avec 50 chiens anglo-poitrevins élevés au chenil. Le maître d'équipage déclare alors : « On laisse en principe les chiens se débrouiller, faire leurs retours seuls. Bien qu'un peu légers dans le change, ils sont actifs dans le fourré comme dans le débûcher. Assez vites et très chasseurs, ils ne dédaignent pas la voie du chevreuil ».

Une fois encore, 10 chiens sont conservés au chenil lors de la deuxième guerre mondiale, et l'équipage peut renaître après les années noires. Parmi les associés de l'époque du baron Jean de Champchevrier citons M. Robert Cheuvreux et M. Jacques Perreau de Launay, ce dernier d'une ancienne famille de veneurs et qui pendant une quinzaine d'années apporta le concours de tous ses talents aux laisser courre de l'équipage. Nous devons dire que le baron Jean a été une figure légendaire de la vénerie. Il était pour tous « l'oncle Jean » qui a permis par ses grandes qualités la continuation d'une vénerie populaire en Touraine. Qui n'a pas vu une curée à Champchevrier n'a rien vu en matière de vénerie démocratique.

En 1946, la pneumonie vient ravager la meute. L'équipage est alors servi par La Brisée (M. Herragne) et Marcel Bouhet et couple avec le Rallye Sillé.

En 1950, le baron de Champchevrier concluait dans l'annuaire « Parlons Vénerie », la présentation de ce bel équipage par ces mots : « L'équipage peut se montrer, sans approcher cependant sa qualité d'autrefois. Les chiens manquent un peu de nez quand la voie est mauvaise et sont loin d'être de change sur les chevreuils. Mais ils poussent bien les cerfs et ne craignent pas l'ajonc ».

L'équipage aujourd'hui -

Presque 30 ans plus tard nous faisons le point avec M. Jacques Bizard.

« Dans la structure actuelle j'assure avec mes frères, nous dit-il, la direction de l'équipage. Sur le plan de la chasse, Xavier me seconde assisté de plusieurs boutons. Il est indispensable, pour remplir ma tâche avec efficacité, que d'autres m'aident, se placent, observent, rapportent leurs renseignements, mais il n'est pas concevable non plus que tout le monde assiste les chiens.

Seuls, mon frère et moi intervenons vis à vis des chiens. Il ne faut absolument pas que ceux-ci soient tirés à huit et à dia par tout un chacun ».

Un homme de vénerie, La Brindille (Noël Pironnet) monté exceptionnellement, assure la coordination pour que suivent mon cheval de relais et le bateau nécessaire aux étangs.

Equipe Champchevrier (photo J.Y. Boisson)

Cette illustration est en vente au prix de 20 F à nos bureaux - ou 25 F par envoi postal, payable à la commande. Photo J.Y. BOISSON.

Pour moi, après l'attaque, c'est aux chiens de faire 95% du travail, l'homme ne doit intervenir qu'en cas de difficulté prolongée dans un défaut ou aux étangs. Les chiens doivent normalement assurer leur travail seuls ». Et, en manière de boutade, M. Jacques Bizard précise : « J'ai un principe sacré : je suis feignant, j'estime que c'est aux chiens de faire le travail ». Là nous n'avons pu réprimer un sourire en face de notre interlocuteur, car tous ceux qui ont vu chasser « Champchevrier » savent quel dynamisme calqué sur le bulldozer le master mène chaque partie qu'il engage et qu'il entend gagner. En vénerie d'ailleurs, être aux chiens est une condition « sine qua non » du succès.

La maîtrise d'un équipage nécessite la connaissance de chaque élément de la meute et ce perfectionnement ne peut être atteint que par une pratique constante des chiens. « Mon plaisir, ajoute M. Jacques Bizard, c'est de regarder les chiens travailler. Ce qui est très important, c'est l'instant qui précède le défaut. Il faut suivre les chiens pour connaître exactement l'endroit du dernier récri, et savoir quel chien a crié; reconnaître aussi le premier chien qui va crier à nouveau et pouvoir appuyer en conséquence. Il faut savoir à tout moment quels sont les chiens en action, c'est une condition indispensable pendant la chasse en général, et primordiale dans le change. En effet, certains chiens décrochent plus facilement sur une double. Il faut donc connaître le comportement propre à chaque individualité. Personnellement, je compare un équipage à une équipe sportive où chacun est à son poste et tient sa place. Enlevez quelques chiens qui ont l'habitude d'être devant ou derrière, et les autres chiens s'aperçoivent très bien de leur absence et s'efforcent alors d'y suppléer. Ce sont toujours les mêmes chiens qui sont en tête et qui mènent ».

Comme nous demandons à notre interlocuteur comment se comporterait la meute privée des chiens de tête il nous rétorque : « Un vieux dicton en matière de vénerie disait ceci : tuez les premiers, tuez les derniers. Quand vous avez des chiens trop rapides et d'autres trop lents, il faut les éliminer les uns et les autres pour essayer d'avoir une meute très groupée, très homogène ».

En effet, nous avons vu, à Champchevrier, arrêter le ou les chiens de tête et remettre les chiens à la voie lorsque le regroupement s'est opéré. Le master de l'équipage fait de cette condition une nécessité pour le plaisir de la chasse : « On ne peut pas, dit-il, chasser avec trois chiens. Même si on est capable de prendre avec trois chiens ce n'est plus alors de la vénerie qui est la chasse à courre, à cor et à cri. Le plaisir de la chasse est d'entendre ses chiens chasser, et quand je dis ses chiens, c'est un ensemble, un groupe assez nombreux qu'il faut comprendre. Si on passe la journée derrière trois chiens on n'a aucun plaisir et la meute ne sera plus un ensemble; ce sera un lot décousu d'individualités plus ou moins brillantes. Pour moi ce principe est sacré, il faut avoir tout le lot de chiens très très bien ameutés. Ceci, bien entendu, au cerf; on peut à cette chasse prendre, sans beaucoup de risques, un peu de retard sur l'animal, mais il est important que la quasi totalité des chiens soit là ».

Au chevreuil c'est tout à fait différent : il ne faut pas que l'animal prenne d'avance, du moins il ne faut lui en concéder que le minimum. Suivre alors la tête, et, s'il est inopportun de l'arrêter, il faut continuer à suivre les chiens de tête et sonner, sonner, sonner pour qu'on vous amène la queue, mais, à chaque fois que cela est possible, je suis pour qu'on arrête la tête. Il faut pousser l'animal le plus rapidement possible afin de lui laisser le minimum de temps pour ruser. Ceci est pour toutes les chasses ».

Ici, nous touchons à une caractéristique essentielle de l'équipage Champchevrier : la chasse du cerf et du chevreuil avec un lot de chiens unique. La question qui vient aussitôt à l'esprit est de comparer le comportement des chiens au cours de ces deux chasses si différentes. Chasser le chevreuil un mardi en ayant chassé le cerf le samedi comment les chiens vont-ils réagir?

M. Jacques Bizard est formel : « En général les chiens préfèrent chasser le chevreuil et c'est une question de sentiment et non de facilité ». Vu les qualités nécessaires au cours du chevreuil ce sont les chiens les plus requérants et les plus fins de nez qui vont être choisis pour cette chasse. Mais il est bien certain que les chiens font le distinguo entre ces deux gibiers : ils s'occupent davantage, ils sont plus actifs, et plus rapides, enfin ils chassent plus gaiement le chevreuil. Au cerf ils semblent plus sûrs de leur fait, moins motivés par l'incertitude de la prise, ils ont le temps de fatiguer un animal qui ruse moins et qu'ils forceront « à l'usure » tandis que le chevreuil peut, à tout instant, échapper par une de ces ruses dont il a le secret, il ne faut pas le laisser souffler, il faut s'en occuper activement.

Et M. Jacques Bizard de nous conter une anecdote qui illustre bien la différence de comportement des chiens : « Un jour que nous chassions le cerf, l'animal partit en débûcher et pris de l'avance parce que la rivière débordait. Le cerf prenant la vallée nous arrivâmes avec pas mal de retard dans un boqueteau assez important d'une soixantaine d'hectares et nous tombâmes en défaut. Il fallut fouler et, au bout d'un bon moment un récri énorme et enthousiaste retentit. Je dis : attention, pas de problème, c'est un chevreuil. - Un veneur appuya les chiens avec force bien-allers, j'étais à pied. Il me dit : c'est relancé, tout va bien. Je lui répondis d'aller voir au débûcher et qu'il était certain de voir passer un chevreuil. Ce qui fut vérifié ».

Ces chiens qui chassent si allègrement, quels sont-ils ? Il y a soixante dix chiens au chenil, en partie anglo-français de la vieille origine Champchevrier, en partie poitevins venant de l'équipage des Coëvrons. En effet, il importe de signaler ici que pendant les douze dernières années l'équipage des Coëvrons a découpé avec l'équipage Champchevrier des chiens d'excellente origine poitevine dont plusieurs furent primés dans de nombreux concours.

L'élevage se fait au chenil. Les chiennes, si elles sont indispensables dans une meute, point trop n'en faut; elles sont en effet indisponibles au moins un mois dans le cours de chaque saison de chasse et M. Jacques Bizard précise : « Les chiennes, quand elles sont bonnes sont meilleures que les mâles ». Bien entendu, la comparaison ne s'applique qu'à de bons sujets. La proportion de chiennes dans la meute se situe toujours entre 20 et 25%. Il est élevé environ 25 chiots tous les ans dont 15 à 17 entrent au chenil. Ceci se passe au mois d'avril après la fin de la saison, les chiots doivent d'abord s'habituer au chenil. Puis ils sont couplés dans une cour pour les entraîner à ce mode de coexistence pacifique. Ensuite ils ne sont plus couplés entre eux mais avec les vieux chiens en promenade et à nouveau entre jeunes. Les promenades ont lieu, les chiens étant découpés.

Lorsque la saison de chasse recommence, quelques jeunes chiens sont incorporés petit à petit en meute à chaque chasse et, pour tenir compte de la difficulté des territoires coupés de routes, il est évité d'emmener les jeunes chiens en déplacement. Les jeunes sont donc incorporés généralement sur place lors des chasses à Champchevrier et éventuellement au chevreuil où les distances parcourues sont souvent moins longues et où les chiens se rameutent mieux. Le dressage de la chasse est évidemment tout différent de celui de l'inter-saison et

nécessite de veiller à ce que les jeunes suivent bien. En effet, un jeune chien resté en arrière va d'un seul coup percevoir les cris de la meute et partir soudain, comme une flèche, pour essayer de rejoindre risquant fort de se faire écraser à la première route.



M. Jacques Bizard

Photo M. Marc

Certains chiens ont laissé de leur passage au chenil un souvenir impérissable. Citons en passant Bocage, déjà nommé, après la première guerre mondiale, et plus récemment Javelot qui, pour M. Jacques Bizard, restera sans doute LE chien de sa carrière de veneur. C'est lui même qui nous en parle : « Ce chien venait de l'équipage des Coëvrons et c'est M. Willekens qui l'avait fait prendre à Champchevrier car les Coëvrons voulaient le supprimer, ce chien étant toujours en tête et ne voulant pas se discipliner. Lors des chasses en forêt de Bercé il fallait arrêter vingt fois ce chien; il fallait le casser, le casser, le casser. Son changement de tête ne l'avait pas assagi. Il chassait le chevreuil à l'équipage des Coëvrons et avec nous le cerf. J'ai vu l'arrêter souvent alors qu'il menait seul en tête; laisser passer le paquet de chiens et le remettre ensuite pour le retrouver à nouveau en tête à la sortie de l'enceinte. C'était un chien intelligent, travailleur, fin de nez. Il avait toutes les qualités. A force de casser ce chien plusieurs fois à chaque chasse, il a fini par s'ameuter ce qui est indispensable, même pour un très bon chien. Pas d'individualité en dehors de la meute, la loi est la même pour les meilleurs éléments : «ils doivent rester en meute». Et le master insiste: «C'est indispensable, absolument indispensable. Surtout dans les forêts claires où on ne peut pas chasser avec un chien en tête. C'est moins grave dans une forêt fourrée où l'on tient mieux ses chiens, mais dans une forêt claire il est essentiel que les chiens soient très bien ameutés».

Le père de Javelot était chez le comte de Falandre, à l'équipage Kermaintant, et tous ses enfants ont été très chasseurs sans exception ce qui est extrêmement rare et mérite d'être souligné. Pas un de ses descendants n'a manqué de cette grande qualité et sa souche se retrouve également aujourd'hui à l'équipage du Haut-Poitou. Il s'agit là d'un chien tout à fait exceptionnel qui a fait preuve d'une rare intelligence de la chasse, qui prenait presque toujours d'instinct la bonne rive en arrivant à un étang pour retrouver son animal. Il y aurait des quantités d'anecdotes à citer sur les chasses de Javelot, mais il ne convient pas ici de faire trop de personnalité. Nous revenons sur cet ensemble bien soudé que constitue la meute.

Au cerf quarante chiens sont découplés régulièrement et chacun joue son rôle selon ses qualités propres. Trop

de chiens au cerf est une difficulté car on va souvent perdre plus de temps dans les défauts, les chiens vont se gêner. Et l'hiver lorsque les jours sont courts et que la nuit vient tôt, le temps perdu dans les défauts risque de faire manquer l'animal. Il serait plus facile, en fait, de chasser le cerf avec trente chiens qu'avec cinquante. Bien entendu la difficulté est peut-être encore plus sensible au chevreuil où le nombre de chiens découplés est d'une vingtaine.

Alors nous demandons à M. Jacques Bizard de nous préciser quelles sont, d'après lui, les qualités principales qu'il recherche chez un sujet pour avoir de bons éléments en meute.



La curée à Champchevrier

Photo M. Marc

« Par dessus tout, dit-il, le chien doit d'abord être chasseur. Même s'il s'ameute difficilement, s'il est un peu brigand, et il en faut quelques uns comme cela, le chien doit être essentiellement chasseur. Il faut que les chiens aient l'amour de la chasse, qu'ils aient envie de chasser lorsqu'ils sortent du chenil. Ensuite, le chien doit être criant : le chien muet est à réformer. Il faut veiller à conserver dans l'élevage cette qualité qui a parfois tendance à diminuer lors des sélections sur d'autres critères. Et l'on connaît dans les équipages des périodes où les meutes crient de ce fait plus ou moins bien. Cela peut atteindre la limite extrême et l'on voit certaines meutes presque ne plus crier du tout, où seuls un ou deux chiens donnent de la voix. Ce chien arrive parfois à sauver les chasses lorsqu'il crie, lui, sans arrêt, mais il s'agit là, bien sûr d'un excès à éviter.

A ces deux qualités principales il convient d'ajouter la finesse de nez. Pourquoi seulement en troisième lieu? Parce qu'un chien fin de nez qui ne crie pas n'avance pas à grand'chose, et sa présence dans la meute n'est pas efficace. D'ailleurs, en principe le chien fin de nez est chasseur; ces trois qualités font un tout; un chien fin de nez sans être chasseur perdrait beaucoup trop de temps collé à la voie, ou s'il ne prenait pas le temps de crier, il faudrait alors chasser le chien au renseignement ».

Ajoutons, en outre, qu'il est souhaitable de trouver chez le chien la rapidité et la sagesse. La sagesse peut s'acquérir par le dressage mais certaines origines donnent, c'est bien connu, des chiens plus sages que d'autres. Si le chien un peu brigand est utile, une trop grande proportion de ceux-ci serait dommageable à la qualité de la meute. Une sagesse extrême n'est pas souhaitable non plus car elle ne doit pas tuer l'initiative et celle-ci, dans les territoires fourrés, est aussi extrêmement importante. Ceci nous amène à dire un mot des territoires de l'équipage Champchevrier.

M. Jacques Bizard nous confirme que le territoire de prédilection de l'équipage est Champchevrier même et ses environs immédiats. L'équipage chasse pratiquement dans toute la Touraine, la forêt de Bercé au sud-est du Mans où l'équipage va en déplacement, ainsi que dans le Poitou. La plupart des déplacements restent à l'intérieur d'un rayon de cent kilomètres. Depuis deux

ans l'équipage découple également en forêt de Sillé le Guillaume au nord-ouest du Mans sur invitation du baron Gérard du Joncheray.

Le territoire de Champchevrier de par les reboisements est devenu assez fourré, difficile à percer, avec beaucoup d'ajoncs. Les principales difficultés y sont le change et les étangs. M. Jacques Bizard nous cite avoir vu rater un cerf vers les années 60 qui avait pris dix-sept fois l'eau au cours de sa chasse. Les chiens ont beau faire leurs retours à l'eau, il les font deux ou trois fois puis se lassent. En forêt de Bercé, où le territoire est clair et facile, les chasses vont grand train. Le plaisir de voir travailler les chiens est moindre, mais il faut faire preuve d'une grande vitesse. Il faut prendre là deux ou trois animaux de suite pour que les chiens soient bien acclimatés.

La difficulté du change se rencontre surtout sur les territoires de Champchevrier et Des Landes. Bien sûr, à Champchevrier comme ailleurs, le problème du change reste éternel et renaît, on pourrait dire spontanément, en fin de saison, au mois de mars où le printemps fait sans doute déjà sentir ses effets. A cette époque, des chiens dits de change se mettent sans arrière pensée ni la moindre hésitation à chasser la biche. On prétend qu'il s'agit de biches pleines d'un faon mâle; mais il ne serait peut-être pas superflu de faire vérifier avec une rigueur toute scientifique cette tradition orale avancée sans que les animaux aient été identifiés de façon précise. Et l'on remarque que lorsque les chiens ont chassé la biche pendant un certain temps ils marquent alors le change exactement comme sur un cerf, ils trieront alors cette biche au milieu d'une harde comme ils le feraient d'un cerf. M. Jacques Bizard nous confirme qu'on n'assiste jamais à ce phénomène à un autre moment de la saison de chasse mais seulement au mois de mars. A Champchevrier où on attaque de meute à mort à une brisée, dès les premiers récris on sait la confiance qu'il faut accorder à chaque chien. Mais en fin de saison cela devient problématique et il est encore plus important d'être toujours dans l'action pour s'assurer «de visu» du bon déroulement des choses.

Avant de conclure sur cette construction de la chasse propre à l'équipage, disons qu'un relais de six vieux chiens suit toujours et n'est donné qu'en cas de nécessité pour intervenir en fin de chasse. La camionnette Re-

nault 4 qui le transporte a toujours son pavillon coiffé d'un bateau indispensable lors du bat-l'eau.

Voilà donc exposée la philosophie de la chasse de M. Jacques Bizard qui a bien voulu se prêter à notre interview pour nous permettre d'analyser les conditions de chasse d'un équipage que toute la France-vénerie connaît et qui jouit d'une réputation plus qu'honorables. Ce maître très dynamique essaye d'assurer de son mieux la continuité de cette équipe vivante en assurant pleinement tout ce qui repose, parfois lourdement, sur les épaules d'un seul homme. Il est heureusement assisté dans cette tâche, non seulement par ses frères, mais encore par les «sages» qui sont le Sénat de cette institution.

A notre époque les difficultés matérielles vont s'accroissant et les choses ne se simplifient pas. M. Jacques Bizard est persuadé que la pérennité de la Vénerie est assurée dans la mesure où elle saura se discipliner et rester dans les limites de la plus stricte correction à l'égard de tous, propriétaires, agriculteurs, gardes. Tous sont concernés et doivent être associés au devenir des équipages. Il insiste longuement sur la nécessité d'un consensus social pour maintenir la vénerie et se dit persuadé que quelqu'un de bonne foi qui critique la chose sans jamais avoir vu vivre un équipage dans sa réalité quotidienne, ses obligations innombrables, ses impératifs sévères, ne peut pas persister dans ce jugement après avoir découvert la réalité des choses.

La maître de l'équipage Champchevrier assure seul ses responsabilités, assisté de ses boutons et amis qui l'aident dans cette tâche. Comme à la chasse, chacun dit ce qu'il sait, ce qu'il pense ou ce qu'il a vu ou entendu et le «Patron» trie, fait la synthèse et décide. La même méthode est valable pour la chasse et pour la gestion. Le pouvoir s'assure, il ne se partage pas. L'information, elle, doit se faire dans les deux sens.

Chasser CORRECTEMENT est, à Champchevrier, une tradition et une assurance pour l'avenir.

R.J. FEER

(1) « Le Lys dans la Vallée »

(2) Odes - II « A la Forêt de Gastine »

« Contre les Bûcherons de la Forêt de Gastine »

(3) « Château d'Anjou » avant la bonne fortune de Louise de la Baume Le Blanc.



Photo M. Marc